

La religion et la politique aryennes chrétiennes de Richard Wagner

<https://www.theoccidentalobserver.net/2025/11/29/the-aryan-christian-religion-and-politics-of-richard-wagner/>

Traduction en français :

[https://www.theoccidentalobserver-net.translate.goog/2025/11/29/the-aryan-christian-religion-and-politics-of-richard-wagner/?
_x_tr_sl=en&_x_tr_tl=fr&_x_tr_hl=fr&_x_tr_pto=sc](https://www.theoccidentalobserver-net.translate.goog/2025/11/29/the-aryan-christian-religion-and-politics-of-richard-wagner/?_x_tr_sl=en&_x_tr_tl=fr&_x_tr_hl=fr&_x_tr_pto=sc)

29 novembre 20250 [commentaire](#) / dans la [rubrique « Articles en vedette »](#) / par [Alexander Jacob](#)

La religion et la politique chrétiennes aryennes de Richard Wagner [1]

« Je suis l'être le plus allemand. Je suis l'esprit allemand. » [2] — Richard Wagner

Richard Wagner (1813-1883) est universellement reconnu comme le maître incontesté de l'opéra allemand du XIXe siècle, dont le langage romantique affûté a contribué à l'avènement des innovations musicales du modernisme au début du XXe siècle. On s'accorde généralement à dire qu'il fut une figure controversée en raison de ses opinions antisémites affirmées. Pourtant, rares sont ceux qui prennent la peine d'étudier ses nombreux écrits en prose pour comprendre le système éthique cohérent, inspiré de Schopenhauer et de Proudhon, qui sous-tendait les grands drames musicaux de Wagner.

Puisqu'il est impossible de dissocier la pensée du musicien de sa musique, surtout lorsqu'il s'agit de celle, exceptionnellement développée, d'un génie comme Wagner, il serait profitable de bien comprendre les doctrines raciales et chrétiennes de régénération sociale et politique de Wagner, en parallèle avec notre appréciation de sa musique d'une puissance bouleversante. Bien que quelques études sérieuses aient été consacrées à la pensée politique de Wagner ces dernières années, leur qualité est, on le comprend, inégale. [3]

Il serait généralement conseillé d'éviter de classer Wagner — ainsi que Nietzsche, plus lyrique et moins systématique — dans l'une des catégories des « ismes » modernes ; je m'efforcerai donc ici d'éclairer la philosophie de Wagner en me contentant de souligner des passages clés de ses principales œuvres en prose qui mettent en lumière les dimensions religieuses et politiques de sa pensée.

Il convient de préciser d'emblée que Wagner n'aborde dans son œuvre que l'histoire et la culture du peuple indo-européen, qu'il considère comme le plus évolué spirituellement. Wagner tend à relier la force de cette spiritualité aux habitudes alimentaires de ce peuple originel, c'est-à-dire à ce qu'il croyait être son végétarisme originel.

Dans son essai tardif « Religion et Art », écrit en 1880 sous l'influence de sa lecture de *'Essai sur l'inégalité des races humaines* (1853) d'Arthur, comte de Gobineau, Wagner retrace l'histoire des Aryens depuis ce qu'il considère comme leur berceau originel en Inde et postule une migration progressive vers l'ouest à travers l'Iran, la Grèce et Rome. Au cours de ces migrations, Wagner observe que la race a subi un affaiblissement de sa force spirituelle par une conversion graduelle du végétarisme à la consommation de viande, cette dernière coutume ayant rendu les peuples occidentaux de plus en plus violents dans leur comportement social et historique.

Wagner considère le christianisme comme une inversion de cette tendance, dans la mesure où le Christ prônait la coexistence pacifique des peuples voués à la recherche d'une spiritualité intérieure. Malheureusement, son lien étroit avec le judaïsme a transformé le christianisme originel en une doctrine de conquérants belliqueux et rapaces, qui reflète moins les enseignements du Christ que les exhortations des anciens prophètes d'Israël à anéantir les ennemis de Jéhovah.

Le récit de Wagner sur la progression des Aryens n'est peut-être pas entièrement exact, car il n'y a pas de certitude que les Aryens se soient d'abord installés en Inde plutôt que dans les régions autour de la mer Noire, avec les autres branches des Indo-Européens. [4]

De plus, il tend à interpréter les particularités du zoroastrisme et de la culture grecque comme étant dues aux conditions sociologiques dans lesquelles vivaient les Iraniens et les Grecs dans l'Antiquité. Par exemple, il explique le dualisme du zoroastrisme par le fait que les Aryens, conquérants de l'Iran après s'être convertis à la consommation de viande en provenance du climat plus clément de l'Inde, « pouvaient encore exprimer leur consternation face à leur déchéance » et ont ainsi développé une religion fondée sur une conscience aiguë du « péché », imposant une opposition entre « le Bien et le Mal, la Lumière et les Ténèbres, *Ormuzd et Ahriman* » [5]. Ceci est bien sûr faux, car toutes les religions antiques, y compris le zoroastrisme, reposaient sur une intuition cosmologique et n'ont pas été développées pour expliquer les conditions historiques d'une nation particulière.

Seul le judaïsme peut s'expliquer en termes sociologiques, car il représente la révolte d'un groupe ethnique particulier du Proche-Orient ancien – les Araméens et les Hébreux – contre la religion cosmologique de leurs voisins mésopotamiens. Ceci est clairement mis en évidence dans les passages des *Antiquités juives de Flavius Josèphe (I, 7)* et du *De mutatione nominum* de Philon le Juif (72-76), qui révèlent les ambitions matérielles et nationalistes, voire profanes, de l'Hébreu Abraham, instituant le culte tribal de Yahvé.

Selon Wagner, la première manifestation de la prise de conscience du déclin de la puissance raciale chez les Indo-Européens occidentaux se manifesta chez les Pythagoriciens, qui fondèrent des « communautés silencieuses... à l'écart des troubles du monde... comme une sanctification du péché et de la misère ». L'exemple le plus abouti de la nécessité du renoncement au monde fut cependant celui du Christ, qui offrit sa propre chair et son propre sang « en ultime et suprême expiation pour tout le péché du sang versé et de la chair sacrifiée ».

Là encore, Wagner semble ignorer que l'histoire chrétienne elle-même emprunte largement aux prototypes babyloniens et dionysiaques (Marduk, Dionysos) dont la mort et la résurrection n'étaient que des représentations mythologiques du drame primordial de la force solaire cosmique qui fut forcée de descendre aux enfers avant de pouvoir être ranimée dans notre univers sous la forme du soleil. [6]

Wagner interprète le récit chrétien au pied de la lettre et soutient que les problèmes du christianisme proviennent de l'appropriation par les prêtres de l'administration des rites de la communion, de sorte que le peuple, dans son ensemble, n'a pas compris l'injonction à l'abstinence de toute chair contenue dans le sacrifice du Christ à ses disciples. De plus, l'Église, en tant qu'institution, ne pouvait se maintenir et se propager politiquement qu'en soutenant la violence et la rapacité des empereurs, ce qui a contribué à la ruine finale de la force intérieure du peuple. Dans ces aventures internationales, l'Église a été progressivement contrainte de renouer avec ses racines juïques.

Partout où des armées chrétiennes se livraient au pillage et au carnage, même sous la bannière de la Croix, ce n'était pas le nom du Très-Souffrant qui était invoqué, mais ceux de Moïse, Josué, Gédéon et tous les autres chefs de Jéhovah qui combattaient pour le peuple d'Israël, dont les noms étaient invoqués pour attiser le carnage ; l'histoire de l'Angleterre à l'époque des guerres puritaines en fournit un exemple clair, éclairant l'évolution de l'Église dans l'Ancien Testament.

En adoptant cette agression quasi-juive, l'Église chrétienne commença à agir comme le héraut du judaïsme lui-même qui, bien que caractérisé par un désir fanatique de dominer le monde, avait jusqu'alors été contraint de vivre une vie opprimée parmi les autres nations où il se trouvait durant la diaspora :

Méprisé et haï de tous, sans productivité intrinsèque et ne profitant que du déclin général, ce peuple aurait très probablement été anéanti, au cours de violentes révolutions, comme les plus grandes et les plus nobles lignées qui l'avaient précédé. L'islam, en particulier, semblait appelé à accomplir cet acte d'extermination, car il s'était approprié le dieu juif, créateur du ciel et de la terre, pour l'ériger par le feu et l'épée en dieu unique de tout ce qui respire. Mais les Juifs, semble-t-il, pouvaient se soustraire à toute prétention à la domination mondiale de leur Jéhovah, car ils avaient bénéficié d'un développement de la religion chrétienne parfaitement apte à la leur livrer, avec tous ses apports de culture, de souveraineté et de civilisation.

En Europe, les Juifs, en tant que prêteurs d'argent, considéraient toute la civilisation européenne comme un simple instrument de leur ascension progressive au pouvoir : « Pour le Juif qui en fait le calcul, le résultat de cette culture se résume à la nécessité de faire des guerres, et à une autre, plus importante encore : celle d'avoir l'argent pour les financer » (« Connais-toi toi-même », supplément à *Religion et Art*). Le pouvoir excessif que les Juifs ont acquis grâce à cette habile manœuvre, ainsi qu'à leur émancipation au milieu du XIXe siècle, repose donc sur ce que Wagner considère comme le fondement de toutes les guerres : la propriété. À l'échelle internationale, la protection de la propriété implique le maintien d'une armée armée, et « le succès fulgurant de nos Juifs résidents dans l'acquisition et l'accumulation d'immenses fortunes n'a jamais suscité chez les autorités de notre État militaire que respect et admiration. »

Les révolutions socialistes et démocratiques menées en Allemagne n'ont pas apporté de solutions adéquates aux problèmes liés à la propriété, car elles étaient des imitations totalement étrangères à la culture allemande des soulèvements franco-juifs. En effet, la « démocratie » elle-même n'est en Allemagne qu'une « pure traduction », existant uniquement dans la presse (« Qu'est-ce que l'allemand ? », 1865). La politique partisane est un cercle vicieux qui masque le véritable conflit entre Allemands et Juifs sous un amalgame de termes eux-mêmes totalement étrangers à la culture allemande, tels que « libéral », « conservateur », « social-démocrate » et « libéral-conservateur ». Ce n'est que lorsque le « démon qui maintient ces fanatiques dans la folie de leurs luttes partisans ne trouvera plus ni où ni quand se cacher parmi nous, qu'il n'y aura plus aucun Juif ».

Le pire, c'est que les agitateurs juifs ont utilisé des slogans nationalistes allemands tels que « *Deutschtum* » et « liberté allemande » pour tromper le peuple allemand et l'endormir dans un faux sentiment de supériorité :

Tandis que Goethe et Schiller avaient répandu l'esprit allemand sur le monde sans même parler de l'esprit « allemand », ces spéculateurs démocrates remplissent chaque librairie, chaque imprimerie, chaque soi-disant théâtre par actions, de pantins

vulgaires et totalement insipides, constamment recouverts de la mention « *deutsch* » et encore « *deutsch* », pour appâter le public crédule.

Pour développer l'esprit allemand, il faut donc se garder de la tentation de la suffisance, de croire que chaque Allemand est « déjà exceptionnel... et n'a besoin de faire aucun effort pour le devenir ». En effet, le fait que Goethe et Schiller, Mozart et Beethoven soient issus du même berceau que le peuple allemand incite trop facilement la plupart des talents moyens à considérer ces grands esprits comme les leurs de droit, à persuader les masses, par des flatulences démagogiques, qu'ils sont eux-mêmes des Goethe et des Schiller.

Le remède proposé par Wagner au problème des conflits internationaux fondés sur la finance juive, ou plutôt sur le crédit – qui a en effet remplacé la religion comme « pouvoir spirituel, voire moral » (« Connais-toi toi-même ») – réside dans le réveil du caractère authentiquement allemand. La preuve de la force raciale des Allemands est la « fierté de la race » qui, au Moyen Âge, fournissait princes, rois et empereurs à travers l'Europe et que l'on retrouve encore aujourd'hui dans l'ancienne noblesse d'origine germanique. Un signe évident de l'identité véritablement allemande est la langue elle-même : [7]

Sentons-nous notre souffle nous quitter sous le poids d'une civilisation étrangère ? Sommes-nous en proie au doute quant à notre propre personne ? Il nous suffit de puiser aux racines mêmes de notre langue pour y trouver une réponse rassurante, une réponse qui nous définit pleinement, qui nous révèle notre humanité véritable. Et cette possibilité de toujours puiser à la source originelle de notre nature, qui nous fait nous sentir non plus une race, non pas une simple variété d'homme, mais une des branches primordiales de l'humanité, c'est cela qui, de tout temps, a donné naissance à de grands hommes et à des héros spirituels.

Cette force de caractère est en effet la seule défense des Allemands contre les ruses du peuple juif, qui parvient aisément à préserver son identité raciale grâce à la nature singulière de sa « religion », laquelle n'est en réalité qu'une croyance en certaines promesses du dieu juif, promesses qui ne s'étendent nullement au-delà de cette vie terrestre, contrairement à toute véritable religion, mais se limitent à cette vie présente sur terre, où le peuple juif est assuré de dominer tout ce qui vit et tout ce qui ne vit pas. Cette ambition inhumaine du Juif est incarnée dans *Parsifal* de Wagner par le personnage de Klingsor, qui se coupe de tout amour humain en se castrant afin d'acquérir du pouvoir sur autrui. Comme le dit Wagner, prisonnier d'un instinct réfractaire à toute idéalité, le Juif demeure à jamais le démon malléable de la chute de l'homme.

La libération des contraintes du judaïsme ne peut commencer qu'avec un effort pour comprendre la nature de la répugnance instinctive que l'on éprouve envers « l'essence même » du Juif, malgré son émancipation (« Le judaïsme dans la musique », 1850) : « malgré tous nos discours et écrits en faveur de l'émancipation des Juifs, nous avons toujours éprouvé une répulsion instinctive face à toute action concrète à leur égard. » Contrairement au véritable poète, qui puise son inspiration « dans la seule contemplation fidèle et aimante de la vie instinctive, de cette vie qui s'offre à sa vue au sein du peuple », le Juif instruit se sent « étranger et apathique... au sein d'une société qu'il ne comprend pas, dont il ne partage ni les goûts ni les aspirations, et dont l'histoire et l'évolution lui sont toujours restées indifférentes. »

Le Juif « ne se soucie que de ceux qui ont besoin de son argent ; et jamais l'argent n'a prospéré au point de tisser des liens solides entre les hommes. » Ainsi, le Juif ne considère les œuvres d'art que comme de simples objets à acheter et à vendre : « Ce que les héros des arts, au prix d'efforts incommensurables et d'une vie dévorante, ont arraché au pervers de deux millénaires de

souffrance, le Juif le transforme aujourd'hui en un marché de l'art. » Tolérer les Juifs dans la société allemande reviendrait donc à substituer à la véritable culture allemande un simulacre.

Dans l'« Appendice » à « Le judaïsme dans la musique », publié en 1869, Wagner ajoute : « Je ne saurais dire si le déclin de notre culture peut être enrayé par une violente expulsion de l'élément étranger destructeur, car cela exigerait des forces dont j'ignore l'existence. » Et toute tentative d'assimilation des Juifs à la société allemande devrait veiller à bien appréhender les difficultés réelles d'une telle assimilation avant d'adopter toute mesure la préconisant.

Pour ceux qui pourraient penser que Wagner n'est qu'un Hitler déguisé en agneau, il peut paraître surprenant qu'il ait été en réalité un chrétien profondément philosophe, dont la foi était imprégnée de l'esprit de la philosophie de Schopenhauer, qu'il découvrit en 1852. [8] La première condition pour être un vrai chrétien, selon Wagner, est de dissocier sa conception du Christ de celle du Jéhovah des Juifs. En effet, si Jésus est proclamé fils de Jéhovah, « alors tout rabbin juif peut triomphalement réfuter toute la théologie chrétienne, comme cela s'est produit à toutes les époques » (« Public et Popularité », 1878). Il n'est donc pas étonnant que la majeure partie de la population soit devenue athée.

Que le Dieu de notre Sauveur ait été assimilé au dieu tribal d'Israël est l'une des plus terribles confusions de toute l'histoire du monde... Nous avons vu le Dieu chrétien condamné à des églises vides tandis que des temples toujours plus imposants sont érigés parmi nous en l'honneur de Jéhovah.

La raison pour laquelle les Juifs restent juifs, le peuple de Jéhovah, malgré tous les changements, est que, comme nous l'avons noté plus haut, le judaïsme n'est pas une religion mais une ambition politique fondée sur le pouvoir financier.

Le christianisme schopenhauerien de Wagner, en revanche, exige la reconnaissance du « sens moral du monde », la reconnaissance de la racine de toute souffrance humaine, à savoir la volonté et les passions qui l'accompagnent. « Seul l'amour qui jaillit de la pitié et qui pousse sa compassion jusqu'à l'abnégation totale de la volonté propre est l'amour chrétien rédempteur, dans lequel la Foi et l'Espérance sont intrinsèquement liées » (« À quoi sert ce Savoir ? », supplément à *Religion et Art*, 1880). Là encore, Wagner se réfère à la constitution naturelle des Indo-Européens, qui seuls possèdent « la faculté de souffrir consciemment » sous une forme hautement développée.

Dans un autre supplément à *Religion et Art*, « Héroïsme et Chrétienté » (1881), Wagner affirmait que la supériorité de la race blanche était prouvée par le fait même que, tandis que « les races jaunes se considéraient comme issues des singes, les Blancs faisaient remonter leur origine aux dieux et se croyaient destinés à la domination ». Bien que Wagner pensât que la substitution de la nourriture animale à la nourriture végétale fût l'une des principales causes de la dégénérescence de l'homme (« une modification de la substance fondamentale de notre corps »), sa lecture de *l'Essai* de Gobineau l'amena à considérer le métissage racial, notamment avec les Juifs, comme une autre cause de la corruption du sang.

Il est certainement juste d'imputer cette cécité aveugle de notre esprit civique à une corruption de notre sang — non seulement par l'abandon de la nourriture naturelle de l'homme, mais surtout par la souillure du sang héroïque des races les plus nobles par celui d'anciens cannibales désormais formés pour être les agents commerciaux de la société.

Bien que la constitution psychique très développée des Indo-Européens soit leur caractéristique distinctive, l'excellence du Christ en tant qu'individu tient au fait qu'il représente à lui seul « la quintessence même de la souffrance libre, cette pitié divine qui traverse toute l'espèce humaine, sa source et son origine ». Wagner s'interroge même sur la possibilité que le Christ ait pu appartenir à la race blanche, puisque le sang de cette dernière était en train de « pâlir et de se figer ». Incertain de la réponse, Wagner suggère ensuite que le sang du Rédempteur était peut-être « le sublime divin de l'espèce elle-même », issu de « l'effort suprême de la Volonté rédemptrice pour sauver l'humanité dans l'agonie de ses races les plus nobles ». Nous reconnaissons dans cette affirmation le message de *Parsifal*, le dernier drame musical de Wagner, le plus intensément religieux.

Cependant, Wagner prend également soin de souligner que, bien que le sang du Sauveur ait été versé pour racheter toute l'humanité, celle-ci n'est pas pour autant destinée à atteindre une égalité universelle, car les différences raciales persisteront. Et si le système de domination mondiale par la race blanche a été marqué par une exploitation immorale, l'union de l'humanité ne peut être réalisée que par « une concorde morale universelle, telle que seule la véritable chrétienté est censée l'instaurer ».

Outre les réflexions sur la grâce rédemptrice du Christ que l'on trouve dans cet essai de 1881, Wagner avait déjà esquissé l'éthique de sa propre conception du christianisme dans son esquisse de 1849 pour l'opéra « Jésus de Nazareth ». Selon cet ouvrage, la première solution au problème du mal dans le monde avait été l'institution de la Loi. Cependant, cette Loi statique, une fois incarnée par l'État, s'opposait au rythme changeant de la Nature, et l'homme entraînait invariablement en conflit avec cette Loi artificielle. Les défauts de la Loi étaient en effet principalement dus à l'égoïsme originel de l'homme, qui cherchait à protéger ses biens personnels, y compris sa femme et sa famille, par des lois humaines. Wagner, à la manière de Proudhon [9], rejette ces lois et insiste sur l'Amour comme fondement de toutes les relations, familiales comme sociales.

L'homme ne peut atteindre l'unité avec Dieu que par l'unité avec la Nature, et cette unité n'est possible que par la substitution de la Loi par l'Amour. Dans son exposition de la doctrine chrétienne de l'Amour, Wagner recourt à une théorie quasi-schopenhauerienne de la Volonté et de son aspiration égoïste.

Le processus qui consiste à renoncer à son propre ego au profit de l'universel est l'Amour, c'est la Vie active elle-même ; la vie inactive où l'on demeure prisonnier de soi-même est égoïsme. Cette prise de conscience de soi par l'abnégation engendre une vie créative, car en nous abandonnant à nous-mêmes, nous enrichissons le collectif autant que nous-mêmes.

L'inverse, ou « le fait de ne pas prendre conscience de soi dans l'universel engendre le péché ». Un égoïste qui ne donne rien à l'universel sera finalement dépouillé par ce dernier contre son gré et mourra sans se retrouver dans l'universel.

Dans ce contexte, Wagner s'attarde sur la nature fondamentalement égoïste de la femme et de l'enfant. Seules les souffrances de l'enfantement et l'amour qu'elle transmet à ses enfants permettent à la femme de se libérer de son égoïsme naturel. Ainsi, la femme ne trouve le salut que dans son amour pour l'homme, même si l'homme lui-même s'enrichit de son amour pour la femme, car il s'agit de l'acte désintéressé le plus fondamental dont il soit capable. En effet, pour l'homme, l'acte sexuel lui-même implique un renoncement à sa substance vitale.

Au-delà de cet amour pour une femme, un homme peut aussi se dépouiller de son ego par l'amour d'une fraternité plus grande que la simple relation personnelle et sexuelle. C'est l'amour de la patrie, qui pousse les hommes à sacrifier leur vie pour le bien commun.

Cependant, le Christ a indiqué une voie plus élevée encore que le sacrifice patriotique de soi : l'abandon de soi-même pour le bien de l'humanité tout entière. Tout sacrifice est simultanément un acte créateur, qu'il s'agisse du sacrifice d'amour charnel ou du sacrifice patriotique, puisque le premier engendre la multiplication de soi par les enfants et le second la préservation des nombreuses vies qui constituent la nation. Le sacrifice de soi pour l'humanité entière, toutefois, est l'« adieu le plus complet à la force génératrice, et donc une ultime création en soi, à savoir le bouleversement de tout égoïsme stérile, un espace pour la vie ». Une telle mort est « l'acte d'amour le plus parfait ». Wagner identifie ainsi la transfiguration accomplie par la mort comme le « pouvoir envoûtant du mythe chrétien » (*Opéra et Drame* , 1850). Mais il convient de noter que c'est également le sens de toute tragédie classique, et que Wagner ne faisait qu'interpréter le récit chrétien selon les termes indo-européens traditionnels.

Bien que la rédemption obtenue par le sacrifice de soi soit une démarche personnelle, Wagner avait également envisagé le gouvernement des nations sous l'angle de l'éthique schopenhauerienne. Dans son essai « De l'État et de la religion » (1864-1865), dédié à son protecteur Louis II de Bavière, Wagner exposa son idéal politico-religieux du roi-philosophe en utilisant les catégories du système philosophique de Schopenhauer. Il commence par reconnaître l'erreur de sa participation antérieure aux révolutions socialistes de 1848 et reconnaît l'État comme le garant de la stabilité de la nation. Cependant, l'État est représenté de la manière la plus authentique et la plus complète non pas par des gouvernements démocratiques constitutionnels ou socialistes, mais bien par le monarque.

Il n'a rien en commun avec les intérêts des partis, mais son seul souci est que le conflit de ces intérêts soit précisément réglé pour la sécurité de tous. . . . Ainsi, face aux intérêts des partis, il est le représentant des intérêts purement humains, et aux yeux du citoyen en quête d'appartenance à un parti, il occupe donc en réalité une position quasi surhumaine.

Ainsi, dans la monarchie, l'idéal de l'État se réalise enfin, un idéal que l'intellect égoïste ne perçoit ni ne cultive, mais seulement le « *Wahn* », ou vision irrationnelle, qui transcende l'égoïsme. Wagner associe ce *Wahn* à l'« esprit de la race » et à l'espèce que Schopenhauer avait mis en lumière dans son analyse du comportement grégaire des insectes, tels que les abeilles et les fourmis, qui bâtissent des sociétés animées d'un souci apparemment inconscient du bien-être collectif, indépendamment des individus qui les composent. Dans les sociétés humaines, cet instinct altruiste se manifeste effectivement par le patriotisme. Cependant, le sacrifice de soi qu'exige le patriotisme est souvent si éprouvant qu'il ne peut perdurer et risque, de surcroît, d'être contaminé par l'égoïsme naturel de l'individu, qui peut lui aussi ne voir dans l'État qu'une garantie de ses propres intérêts, au même titre que ceux de ses semblables. Afin de pérenniser le patriotisme, *le Wahn* requiert donc un symbole durable, et ce symbole est précisément le monarque.

Un monarque n'a « aucun choix personnel, ne peut tolérer ses penchants purement humains et doit occuper une haute fonction qui ne requiert que des qualités naturelles exceptionnelles ». Si sa conception du devoir patriotique est empreinte d'ambition et de passion, il sera un guerrier et un conquérant. En revanche, s'il est noble et compatissant par nature, il comprendra que le patriotisme seul est insuffisant pour satisfaire les aspirations les plus élevées de l'humanité,

lesquelles exigent non pas l'État, mais la religion. Le patriotisme ne saurait être la finalité politique ultime de l'humanité, car il dégénère trop facilement en violence et en injustice envers les autres États.

L'instrument précis par lequel le patriotisme se mue en conflit international est la soi-disant « opinion publique », créée et entretenue par la presse. Contrairement au roi, véritable représentant désintéressé du bien-être de l'État, l'opinion publique façonnée par la presse est une caricature du roi, car elle encourage le patriotisme en flattant l'égoïsme vulgaire des masses. Ainsi, la presse est « le tyran le plus implacable », dont le despotisme fait le plus souffrir le roi, préoccupé par des « considérations purement humaines, bien au-delà du simple patriotisme ». C'est donc « dans le destin des rois que la portée tragique du monde peut nous être pleinement révélée ».

Puisque la justice parfaite est inatteignable en ce monde, le croyant juge naturellement insuffisante la conception patriotique *de Wahn* et se tourne plutôt vers une voie religieuse ou divine qui exige de lui « souffrance volontaire et renoncement » à ce monde auquel l'homme égoïste s'accroche. Le bonheur intérieur, ou révélation, qui emplit celui qui entreprend un tel renoncement ne peut être transmis au commun des mortels que par le dogme religieux et la culture d'une foi « sincère, inébranlable et inconditionnelle ». La vraie religion ne se préserve que chez l'individu qui perçoit, au-delà de la diversité des perceptions sensibles, « l'unité fondamentale de tout être ». Cette vision béatifique intérieure ne peut être transmise aux hommes ordinaires non par les exhortations d'un clergé vain, mais seulement par l'exemple édifiant des figures saintes.

Il y a donc une signification profonde et riche de sens derrière le fait que le peuple s'adresse à Dieu par l'intermédiaire de ses saints vénérés ; et cela en dit long sur le prétendu progrès de notre époque que chaque commerçant anglais, par exemple, dès qu'il a enfilé son habit du dimanche et pris le bon livre, prétende entrer en communication personnelle immédiate avec Dieu.

Dès lors que la religion s'est tournée vers l'État pour assurer sa pérennité et sa propagation, elle a été contrainte de devenir elle aussi une institution étatique et de servir la justice imparfaite de l'État. D'où les odieux conflits religieux qui ont marqué la vie politique des nations modernes.

Puisque la véritable religiosité ne peut jamais être transmise par la dispute religieuse ni même par la sophistique philosophique, seul le roi, s'il est doté d'une nature spirituelle particulièrement élevée (ou *Wahn*), peut unir les deux domaines fondamentalement différents de l'État et de la religion en un tout harmonieux. La marque d'un esprit véritablement noble est que « chaque incident de la vie et des relations humaines, même le plus insignifiant en apparence, peut révéler instantanément sa profonde corrélation avec la racine essentielle de toute existence, et ainsi montrer la vie et le monde eux-mêmes dans leur sens véritable et terriblement profond ». Seule la « situation exaltée, quasi surhumaine » du roi lui confère également le point de vue privilégié d'où contempler la tragédie des « passions terrestres » et lui accorde la « grâce » qui caractérise l'exercice d'une parfaite équité.

Nous constatons donc que les idéaux philosophiques de Wagner font revivre les idéaux socialistes platoniciens, schopenhaueriens et proudhoniens dans un message d'amour chrétien aussi sublime que sa musique. À ceux qui, aujourd'hui, rejettent le christianisme comme une religion monothéiste juдаïque qu'il faudrait abjurer au profit de nébuleuses renaissances néo-païennes, les écrits de Wagner révèlent la véritable vertu indo-européenne d'une religion qui, assurément indo-européenne par ses origines, a conservé, même détachée de son immersion ultérieure dans l'histoire du peuple juif, une profonde valeur spirituelle pour l'élévation de l'humanité. Quant aux

critiques de Wagner à l'égard des Juifs pour leur domination des États par le crédit et leur avilissement du peuple par la presse, elles sont aujourd'hui plus pertinentes que jamais, car les formes juives de « socialisme », de « communisme » et de « démocratie » qui ont dominé l'après-guerre ont bel et bien réussi à dépouiller le monde non seulement de la monarchie, mais aussi de toute philosophie et religion authentiques.

[1] D'après Alexander Jacob, *Richard Wagner sur la tragédie, le christianisme et l'État : essais*, Manticore Press, 2021.

[2] *Journal de Richard Wagner 1865–1888 : Le Livre Brun*, éd. J. Bergfeld, trad. G. Bird (Londres : Gollancz, 1980), p. 73.

[3] Après *Les idées politiques de Richard Wagner* de M. Boucher (Paris : Aubier, 1947), les études récentes sur la pensée politique de Wagner incluent E. Eugène, *Les idées politiques de Richard Wagner et leur influence sur l'idéologie allemande (1870-1845)* (Paris : Les Publications Universitaires, 1978), FB Josserand, *Richard Wagner : Patriot and Politician* (Washington, DC : University Press of America, 1981), AD Aberbach, *Les idées de Richard Wagner : examen et analyse de ses principales pensées esthétiques, politiques, économiques, sociales et religieuses* (Washington, DC : University Press of America, 1984). PL Rose, *Wagner : Race and Revolution* (Londres : Faber, 1992) et H. Salmi, *Imagined Germany : Richard Wagner's National Utopia* (New York : Peter Lang, 1999).

[4] Voir A. Jacob, *Ātman : A Reconstruction of the Solar Cosmology of the Indo-Europeans* (Manticore Press, 2025), « Introduction – Historical ». Je distingue les Aryens comme une branche des Indo-Européens, les Japhetic, tandis que le stock générique Indo-Européen comprend également les Sémites et les Hamites.

[5] Toutes les traductions de Wagner proviennent de WA Ellis, *Richard Wagner's Prose Works* (Londres, 1897).

[6] Voir A. Jacob, *op. cit.*

[7] L'accent mis par Wagner sur le langage comme expression essentielle de l'esprit racial-national est emprunté à *Reden an die deutsche Nation* (1807) de Fichte.

[8] Voir M. Boucher, *op. cit.*, p. 18. *Die Welt als Wille und Vorstellung* de Schopenhauer a été publié pour la première fois en 1818.

[9] Concernant les diverses similitudes entre la philosophie de Proudhon et celle de Wagner, notamment leur vénération du Christ, leur dénonciation des Juifs et leur socialisme anticomuniste fondé sur le génie du « peuple », voir M. Boucher, *op. cit.*, p. 160 et suiv. L'aversion de Proudhon pour le communisme transparaît dans sa description de ce système comme « l'exaltation de l'État, la glorification de la police » (*ibid.*, p. 161).